

ALBERT AYGUESPARSE

BIOGRAPHIE

Né avec le siècle, le 1^{er} avril 1900, Ayguesparse, qui vit et travaille depuis près d'un siècle dans la même maison bruxelloise, est le fils de Gustave Clerck, imprimeur-lithographe. Le pseudonyme de l'écrivain, Ayguesparse, sera officialisé en 1967. D'abord marqué par la guerre de 1914, il s'enthousiasme pour la révolution de 1917, se passionne pour les problèmes politiques et les phénomènes sociologiques, lit Jaurès, Marx, Sorel, Plekhanov, Lafargue, Lénine et Trotski. En 1919, il devient instituteur à Forest, commune où il enseignera jusqu'en 1953.

C'est en 1923 qu'il publie son premier recueil, *Neuf offrandes claires*. En 1924, il épouse Rachel Tielemans, qui sera la compagne de toute une vie et lui donnera une fille, Viviane. Les années qui vont

de 1925 à 1935 sont marquées par des rencontres fondamentales, celle de Charles Plisnier entre autres. Il collabore à de nombreuses revues, belges et surtout françaises, participe à la création du Front littéraire de gauche (1933) destiné à lutter contre le rexisme, mouvement d'extrême-droite. En outre, avec Pierre Hubermont et Francis André, il fonde la revue *Tentatives* (1928-1929) puis, avec Plisnier, *Prospections* (1929-1931) et *Esprit du temps* (1933).

Malgré (ou grâce à) cette activité intense, Ayguesparse publie ses premiers recueils déterminants : *Derniers Feux à terre* (1931), *Aube sans soutiers* (1932), *Prometteurs de beaux jours* (1935). De longues laisses lyriques y chantent avec fougue et un tempérament de visionnaire la beauté du monde humain, menacé ou lacéré par les convoitises ou par la brutalité du capitalisme. Ces idées généreuses, qui vont bien au-delà de l'hagiographie sociopolitique, s'expriment, sous une autre forme, mais avec autant de force dans deux essais déterminants de l'époque, *Machinisme et culture* (1931) et, surtout, *Magie du capitalisme* (1934), ouvrage vraiment fondamental qui, avec une prescience peu commune, renvoie dos à dos ultra-libéralisme américain et stakhanovisme soviétique.

Durant la période qui précède directement la seconde guerre mondiale, Ayguesparse donne l'impression de se battre sur tous les fronts, tant humains que littéraires. En 1936, sa rencontre avec Luc Decaunes va lui permettre de collaborer à l'excellente revue *Soutes*. La même année, il

collabore à *Combat*, hebdomadaire littéraire anti-rexiste. Il poursuit son travail de poète avec *La Mer à boire* (1937) et *La Rosée sur les mains* (1938) mais, surtout, il inaugure son œuvre romanesque avec, en 1940, son premier roman important, *D'un jour à l'autre*, portrait d'une bourgade imaginaire où s'affrontent le patron paternaliste et cauteleux d'une petite entreprise industrielle, rivée à l'état d'esprit du dix-neuvième siècle, et un monde ouvrier qui prend peu à peu conscience de sa force et de ses espoirs. Mais, avant tout, Ayguesparse apparaît ici comme un portraitiste sans pitié du monde petit-bourgeois, peuplé d'êtres veules et lâches, au sein d'une cité de province où tout le monde se connaît et s'épie.

À la Libération, après cinq ans de silence volontaire et avec quelques étudiants de l'Université libre de Bruxelles, il fonde la revue *Marginales*, qui d'entrée de jeu, et durant ses quarante-six ans d'existence, apparaîtra comme une revue-phare des lettres belges et internationales. Désormais, Ayguesparse va donner à la littérature le pas sur l'action politique. Il poursuit son travail de critique, entre autres au *Soir* (de 1953 à 1973). Parmi ses œuvres majeures de la période 1945-1960, il convient de citer, en poésie, *Le Vin noir de Cahors* et *Encre couleur du sang* (1957). Sur le plan romanesque, des romans comme *L'Heure de la vérité* (1947) ou *Une génération pour rien* (1954) le situent enfin au premier plan. Comme dans *Notre ombre nous précède*, qui reçoit le prix Rossel en 1952, ou *Simon-la-bonté* (1965), Ayguesparse y déploie ce qui constituera les thèmes clés de son

univers romanesque : une grande pitié pour les battus de la vie; la femme-amazone, conduisant l'homme vers la misère et la mort; l'amour de l'argent qui apparaît comme une vaste métaphore de la destinée; et la puissance de ce même fatum dont l'homme ne s'affranchit jamais, malgré d'illusoires répit.

Si la lumière de l'espoir éclaire encore une part de l'œuvre, c'est essentiellement dans la poésie qu'il faut aller l'y découvrir contrairement au roman, la femme, l'amoureuse au sens éluardien, livre à l'homme les clés du monde et du jour, sauve sa destinée de l'absurdité et du néant. Tel sera le leitmotiv d'œuvres comme *Les Armes de la guérison* (1972), *Pour saluer le jour qui naît* (1975) ou *Arpenteur de l'ombre* (1980), recueil qui ouvre, en poésie, l'ère des bilans dont seront faits les recueils déterminants du grand âge, recueils dans lesquels Ayguesparse ressource et renourrit véritablement son inspiration pour dire tous les déchirements absurdes de la condition humaine au sein d'un monde de feu, de fer et de sang (en témoignent des recueils comme *Lecture des abîmes* ou *La Traversée des âges*). Ajoutons qu'à l'aube des années soixante, Ayguesparse aborde magistralement l'univers de la nouvelle, dont il ne cessera de proclamer la spécificité par rapport au travail romanesque et sur le plan du rythme du récit (citons, entre autres, *Selon toute vraisemblance* en 1962, *Le Partage des jours* en 1970 ou *La Nuit de Polastri* en 1985).

Peu à peu, Ayguesparse connaît une véritable consécration : poèmes traduits en tchèque, italien, espagnol, russe et roumain; Prix triennal de littérature

(1954), élection à l'Académie le 10 février 1962, au fauteuil de Charles Bernard; prix Bernheim en 1983; prix Mockel en 1988 et Prix quinquennal en 1995.

Cette gerbe d'honneurs n'a rien changé ni à son œuvre ni à sa démarche : du côté de l'homme humilié contre le seigneur, de l'amour contre l'imposture, Ayguesparse apparaît de plus en plus comme un témoin capital de notre siècle. Un témoin enfin mis à sa vraie place par le biais d'une œuvre qui ne cesse et ne cessera d'émettre son unique et envoûtant rayonnement. Il décède le 28 septembre 1996.

À

H. V. CROUZY

CAPITALISME 1933

L'Europe est dominée par une fatalité plus forte que les hommes. Plus forte que les dernières forces vivantes. Elle s'insinue partout où la vie s'accomplit. Dans les lieux où l'on produit. Dans les endroits où l'on s'amuse. À l'atelier, au bureau, au ciné. Elle se mêle à la méditation, à l'amour, à la camaraderie. Elle rôde dans les banques et les parlements. Elle paralyse les industries, les gares, les ports. Cette fatalité est la dégénérescence du capitalisme.

L'Europe est aux prises avec des éléments de dissolution, si puissants qu'ils harassent les hommes et leur progéniture, troublent les doctrines et les événements, font voler en éclats la croûte idéologique de ce vieux monde. Il n'est pas de vertus humaines qui puissent arrêter les ravages de cette dégénérescence

soudaine du capitalisme. Elle s'étale au grand jour parmi les nations, envahit les classes, s'installe dans les familles.

Tout allait pourtant si bien il n'y a pas longtemps. La guerre finie, une nouvelle fièvre créatrice avait galvanisé le monde. Plusieurs fois, on l'avait échappé belle. Les crises avaient donné du fil à retordre. Mais, en fin de compte, les hommes étaient restés toujours les plus forts. Le capitalisme avait surmonté tous les désastres. Par une sorte d'aubaine, il sortait comme grandi de chaque calamité. Et chacun y trouvait son compte : le capitalisme, des commandes, l'ouvrier, de longues journées de travail, le petit bourgeois, des rentes.

Cette dernière crise, on lui fit donc bonne figure. Elle était, somme toute, attendue. Personne ne prit garde aux bruits funestes qui couraient. Cette fois encore, on s'en tirerait après quelques mois de chômage et de gêne ; une morte saison un peu plus longue. Ce ne serait pas payer trop cher les bienfaits d'une longue période d'abondance.

Aujourd'hui, le désespoir souffle sur des villes éclatantes. Le dégoût se mêle aux dernières raisons de vivre. La prospérité, on sait bien maintenant que ce n'est qu'une accalmie de plus en plus courte entre deux calamités pendant laquelle, en face des machines, l'homme prépare le chômage ou la guerre. À vrai dire, on achète encore, mais c'est si peu que toutes les fabriques restent fermées. Le charbon s'amoncelle sur le carreau des mines. Si on travaille dans une usine de

la Ruhr, dix usines s'éteignent à Sheffield, à Liège, au Creusot et dans la vallée d'Aoste. Chaque invention met en danger la vie de milliers d'hommes, privés de pain, du jour au lendemain. Une bonne récolte dans les plaines du Minnesota, vous ne savez pas quel malheur c'est.

Tendue vers la prospérité, cette civilisation maudit la prospérité. L'abondance engendre la famine. Comment faire comprendre cela aux hommes qui continuent à croire aux vieilles lunes ?

Le capitalisme, c'était inscrit dans son destin, a imprimé une vitesse folle à toutes les activités humaines. Plus vite. Toujours plus vite. Il faut gagner deux heures sur l'horaire. Gagner deux minutes sur le temps de production. Gagner trois secondes sur ce tour de roue. Encore plus vite. Tous les actes de la vie économique et sociale ont fini par chevaucher les uns sur les autres à travers tous les plans défoncés de l'existence. Tout à coup, on s'est rendu compte qu'une relation secrète existe entre toutes les parties de l'économie planétaire. Et que la fatalité même du capitalisme, c'était de s'épanouir aux endroits où la nature a accumulé le charbon, les minéraux, le pétrole, mais de ne pouvoir prospérer qu'au détriment des autres points du monde ; de transformer les hommes en producteurs, les matières en marchandises, les terres lointaines en marchés, la liberté en servitude ; d'engendrer un monde anarchique hanté par la mystique du gain ; de produire sans arrêt et, quand on a trop produit, de se détruire. De se détruire soit par la guerre, soit par la crise.

Et que c'en était fini pour de bon d'une légende tenace que le capitalisme avait fait circuler parmi les hommes quand il fallait jeter des monceaux de marchandises dans le vide béant qu'avait fait la guerre : la prospérité.

C'était sous ce signe que ces dernières années, toute l'activité capitaliste avait grandi démesurément.

Prospérité capitaliste : 25 millions de chômeurs dans le monde. L'économie allemande stagne. Après l'Angleterre, l'Amérique abandonne l'étalon-or. Les stocks de marchandises pourrissent dans les quatre coins du monde. On jette les balles de café à la mer. Le fermier du Middle West incendie sa récolte.

Tous ces anathèmes sont usés, tant ils ont servi ces temps-ci. Ils traînent partout, dans les journaux du matin, dans les salons. Ils se colportent chez l'épicier, au bistro. Mais toute la tragédie du capitalisme se joue derrière.

On a, pendant cinquante ans, arraché un à un les noirs du Centre africain à la brousse. Les missions leur ont ouvert des écoles, leur ont donné un métier. C'était travailler qui était bien. On vous amenait, des villages voisins, des ribambelles d'hommes chétifs. On vous les descendait dans les mines. Ils crachaient leurs poumons, puis ils mouraient comme des bêtes, mais on en trouvait cent autres pour les remplacer.

Le travail était tout de même la plus grande vertu humaine. Le nouvel évangile faisait miracle. Par la schlague, par les mirages, par l'alcool. Ici, c'était pour extraire du charbon. Ailleurs pour planter des hévéas.

Puis, brusquement, le marché mondial s'effondre. Le coton n'a plus de prix. Les banques sautent. Dans l'Uele les usines se ferment. On rejette les noirs dans la brousse. C'était encore un bienfait de la civilisation. Ainsi, toute la planète est vouée au capitalisme, vouée aux crises, vouée aux guerres. La condition humaine est en danger de mort.

Il a suffi de cette crise pour que, l'appareil de production tout entier touché à mort, nous retombions soudain en plein Moyen Âge. Malgré nos centrales électriques, nos chemins de fer. Malgré notre technique minutieuse et puissante. C'est que nous n'étions pas venus à bout des superstitions qui rôdaient autour des machines. Ni de nos faiblesses. Si bien que là où prospérait le capitalisme le plus avancé, il n'était pas rare de retrouver dans les replis les plus profonds de la structure sociale et politique des survivances de l'ancien régime, des traces de vieux cultes qu'on croyait tués pour de bon dans le cœur des hommes.

Nous pensions qu'en Europe, le régime féodal achevait de mourir quelque part dans une petite ville des Balkans, dans un village perdu de l'Espagne. Rien n'était plus faux. Et voici que, par un étrange anachronisme, ces vestiges de l'esprit féodal se remettent à vivre sur le corps perclus de notre civilisation.

Dans les rues de Moabit, l'ouvrier communiste machine la guerre civile avec des armes oubliées. Si d'aventure il traverse un quartier de Berlin, rien n'est moins certain qu'il en revienne. Dans l'obscur

bataille des classes qui défonce le cœur de l'Europe, une vie humaine n'a guère plus d'importance qu'un grain de poussière dans un chantier de démolitions. Aux coins des rues, des hommes se font bêtement tuer pour leur parti, sans que personne ne s'en étonne. Avec l'Allemagne, un grand morceau de l'Occident retombe tranquillement aux pratiques du Moyen Âge. À l'encontre de ce que, mettant les choses au pire, on était enclin à croire, cette reviviscence n'apparaît pas dans les pays que le capitalisme avait pour ainsi dire entraînés de force dans son remous gigantesque et que la moindre anicroche rejeterait dans leur état précaire de peuples agricoles, obéissant ainsi à la nature véritable de leur économie. Mais là même où étaient rassemblés les ressorts secrets du système capitaliste.

Les crises d'hier, c'étaient de petits malaises de croissance. La bonne santé vous joue de ces tours. C'était peu de chose. Le trafic stagnait pendant quelques mois. Des usines s'arrêtaient. Les ouvriers disaient : « c'est la morte saison » et rentraient chez eux. Tout le monde était bien tranquille. Le travail reprendrait demain.

Aujourd'hui, toute la machine capitaliste est coincée. Si, par un miracle d'énergie, on parvient quelque part à remettre en marche une partie du système, c'est ailleurs que, du même coup, les rouages s'immobilisent. En fin de compte, on en est au même point en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Ces trois pays qui incarnaient sous des traits différents la substance intime du capitalisme sont frappés de

paralyse générale. Tout ce que les hommes croyaient indestructible, acquis pour jamais, en est menacé : leurs marchandises, leur gouvernement, leurs idées. Et plus encore : leur vie. Mais ce danger, ils n'en voient pas l'étendue. Rien qui ne leur soit plus étranger que le mécanisme véritable de ce monde, ses points faibles, ses métamorphoses. Les sociétés se vident de leur substance humaine, et c'est comme si rien n'était changé. Des vigneron bordelais aux maîtres des forges, de l'épicier de village au directeur des grands magasins, du petit rentier foncier au gros actionnaire, il n'est personne pour deviner les dissolutions profondes, intimes, du capitalisme. Tout se défait. Seul, l'ouvrier révolutionnaire sait à peu près de quoi il retourne, mais qui oserait dire que ce n'est pas chez lui par une sorte d'instinct, plutôt qu'à la suite d'une analyse objective d'une situation historique ? Si forte est la croyance que le capitalisme a incrustée dans les esprits que, pour tous, la destinée des hommes est à jamais liée à cet état de choses.

Le capitalisme s'effondre partout, et personne ne veut croire que telle est sa fatalité, somme toute, sa fin naturelle. Tant il est vrai que la signification des grandes périodes historiques échappe aux hommes qui les vivent. Le véritable génie est de réaliser de tels moments, d'en découvrir les lois, de les surmonter, d'y insérer une volonté humaine. Ainsi Lénine en dix-sept, à Pétrograd, au milieu du chaos.

Mais aujourd'hui, il s'avère que les hommes n'ont plus de prise sur les événements. Nous le verrons plus

loin et singulièrement quand il s'agira de montrer la situation de l'homme.

Il saute aux yeux que le capitalisme que nous avons vu s'épanouir après 1896 est mort. 1896, c'est, dans l'histoire du capitalisme, une date noire, le point le plus bas de la courbe de l'indice des prix. Avant la guerre, le capitalisme restait attardé à une image de la patrie. Il s'appuyait sur ses ressources pour grandir. Il s'identifiait à l'idée de patrie.

Il y avait un capitalisme allemand, un capitalisme français, un capitalisme anglais qui, chacun, recherchait dans le vieux mythe de la patrie une justification morale. Il se mettait à son service, mais il était assuré d'en tirer profit. Aujourd'hui, c'est le capitalisme qui domine les patries. Il y a toujours du capitalisme en Allemagne, du capitalisme en France, du capitalisme en Angleterre. Et qui pèse sur elles et qui imprime un sens à leur politique. La patrie obéit au capitalisme. Le capitalisme fait ses affaires au détriment des patries.

Avant la guerre, le capitalisme était un peu comme une affaire privée. Il avait un petit air de famille. On pouvait entrer dans son jeu ou en rester dehors. Ses livres de comptes étaient bien tenus. Il n'était pas ambitieux plus qu'il ne le fallait. On l'accusait déjà des pires méfaits, mais si vous lui réclamiez votre argent, il vous le rendait.

Aujourd'hui, l'homme est pris dans les rouages du capitalisme. Par son argent. Soit. Mais aussi par son

travail. Par sa pensée. L'argent qu'il épargne, c'est, en fin de compte, au capitalisme qu'il va. Son travail, c'est le capitalisme qui l'achète ou le refuse. Sa pensée, le capitalisme la contrôle. Ainsi, le capitalisme s'empare de toute la vie sociale. Il en tire tout ce qu'il peut. Puis, lorsque la crise surgit, c'est-à-dire lorsque la machine capitaliste qu'on a poussée à fond finit par décoller de la route de la prospérité, lorsque tout son mouvement tourne à vide, le capitalisme se souvient de ses origines : il retrouve la patrie et s'accroche à ce moribond pour ne pas sombrer.

Ainsi, le capitalisme joue sur les deux tableaux et se donne l'illusion de gagner à chaque coup. Mais qui ne s'aperçoit qu'il a perdu sa véritable substance ?

Que tout se tourne contre le capitalisme, les hommes parfois en éprouvent tout à coup la sensation, alors même qu'ils s'expliquent assez mal comment il soit déjà question de la fin de ce régime qui rassemblait les signes de la plus grande solidité. Qu'ils aient perdu la certitude que l'économie capitaliste fût la seule qui assurât le principe de continuité qui traverse toute civilisation, cela est certain. C'est que le flux de la vie capitaliste a été renversé. Par la guerre d'abord. Puis, par une révolution qui a soustrait à son emprise la sixième partie du marché mondial.

Né pour un certain ordre, le capitalisme retombe dans le chaos d'où il a tiré les grands peuples européens. Arrivé au point culminant de son effort créateur, ne va-t-il pas, si elles le condamnent, se

tourner contre ses propres formes de vie, les réprimer, et, comme vouloir enrayer son destin ?

Il y a dans l'histoire du monde de ces époques où il semble que le cours des événements va à contre-sens. S'il a, dans le passé, trouvé en lui ce qu'il fallait de forces pour galvaniser l'énorme machine économique, qui nous dit qu'il n'est pas en son pouvoir de la ralentir, de la faire travailler au rythme d'une économie primitive, d'en laisser refroidir les pièces surchauffées ? Le capitalisme va peut-être, à travers des oscillations très lentes entre les nombreux pôles où s'accrochent les derniers morceaux vivants de son économie, exister longtemps encore dans un monde où l'on ne trouvera pas de force assez grande, assez dure pour l'abattre. Ce qui permettra au capitalisme qui a pendant cent ans, joué sa chance sur la prospérité, de la jouer dans les années qui vont venir sur la misère, la lassitude des foules. Et lorsqu'il parle d'économie dirigée, ne veut-il pas, à la faveur d'une nouvelle mystique, enchaîner les activités de son économie qui menacent son existence ? Les grandes lois du capitalisme sont bouleversées, mais, en plusieurs points sensibles du monde, le capitalisme reste vivant.

Ce n'est point par hasard que le capitalisme européen meurt dans ses deux expressions les plus originales : l'économie rationalisée de l'Allemagne et l'économie traditionnelle de l'Angleterre. Elles préfigurent le destin des pays capitalistes, quel que soit leur degré de croissance. Ce n'est point leur

poids ni leur grandeur qui peut les soustraire aux lois qui dominent le capitalisme, à cette impossibilité où il se trouve d'évincer dans les limites d'une nation, des drames qui se jouent à l'échelle mondiale. Le sort de l'Angleterre, ce n'est pas à Londres qu'il se décide, mais à Washington, à Bombay, à Singapour, en chaque point stratégique de l'économie mondiale. Les causes du mal sont en dehors des frontières. C'est une lente agonie. L'un après l'autre, tous les centres vitaux de l'Empire sont touchés. Au Foreign Office, voici vingt ans qu'on est sur les dents. De télégramme en télégramme, on assiste impuissants aux épisodes de cette guerre abstraite. On a fait ce qu'on a pu. La livre tombe tout de même. L'économie de la première nation capitaliste du monde se disloque. Le mécanisme de la monnaie se détraque. Le plus gros banquier de la planète passe la main.

L'économie allemande est, en Europe, la forme suprême du capitalisme. Cette force est aussi toute sa faiblesse dans un monde dont les parties se délient du marché mondial. Les nations se recroquevillent à l'intérieur de leurs frontières. Elles se dessèchent. Toute la vie se polarise autour de quelques industries. Les usines travaillent au ralenti. Un jour, deux jours, et en voilà assez pour satisfaire les derniers clients.

Autour des machines arrêtées, des millions de chômeurs réclament les objets que ces machines produisent. Les marchandises pourrissent dans les entrepôts, le blé dans les silos. Toutes les pièces de

l'économie sont détachées et gisent inertes. Le pouvoir créateur du profit s'est évanoui. Combien de temps le capitalisme réussira-t-il à prolonger cette fiction de la vie sociale ? C'est ce que se demande le chômeur qui hante les rues de Berlin. Et le banquier de Wall Street. Et le petit rentier de province cramponné à son compte en banque.

Qui oserait dire que leur certitude de voir le capitalisme trouver cette fois encore un antidote à l'espèce de mal qui le ronge est bien morte au fond de leur cœur ? Le capitalisme renonce à ce privilège. Il se destitue. Il se mue en une manière de capitalisme d'État, mais n'est-ce point comme pour immuniser un organisme que la crise a affaibli ? En fait, il tient partout tête à une situation désespérée. Nombre de bons esprits l'avaient condamné. Il ne s'agissait plus que d'une question de jours. Dans un an. Dans un mois. Le capitalisme était mort. Et voici qu'il tient en échec cette sorte de prédiction schématique qu'on avait tirée de tout un attirail de statistiques, de graphiques et de notions détachées de la vie et de son mouvement.

Après Octobre, l'exemple de l'Allemagne nous apprend une fois de plus, par la négation si j'ose dire, à ne plus négliger le facteur humain de la révolution. Tous les phénomènes sociaux décelèrent en Allemagne la maturité d'une situation révolutionnaire singulièrement propice : effondrement de l'économie, existence d'un prolétariat révolutionnaire nombreux et éprouvé, destruction profonde des classes moyennes,

accroissement insolite des partis extrémistes. Alors, que vit-on ? À chaque effondrement du capitalisme coïncida une défaillance de la vertu révolutionnaire des partis prolétariens. Un déchirement interne de leurs forces. Une méconnaissance totale des problèmes de la guerre civile.

Attendue en Allemagne, la révolution se fit en Espagne. Une fois de plus, le capitalisme cède en son point de moindre résistance. Semi-révolution bourgeoise. Les ouvriers font le gros travail insurrectionnel. Une bourgeoisie fraîche reprend en mains ce pouvoir qu'une bourgeoisie usée laisse tomber.

L'Europe est décidément la terre des révolutions ratées. Demi-révolution allemande. Demi-révolution espagnole. Toutes deux sont faites par la social-démocratie. Toutes deux sont perdues par elle.

Il apparaît ainsi que la présente situation révolutionnaire est la conséquence de la déroute du capitalisme, plutôt que le fait de l'action du prolétariat. Au moment où la civilisation capitaliste est touchée dans quelques-unes de ses parties vives, celui-ci reste toujours prisonnier des habitudes et des disciplines intellectuelles de la bourgeoisie.